SEUIL

Antoine de Caunes
Albert Algoud

Pas mal pour un lundi !

826500
824

Pas mal
pour
un lundi !

16.7
23701
(87)

Des mêmes auteurs

AUX MÊMES ÉDITIONS

Vous permettez
que je vous appelle Raymond ?
coll. Point-Virgule, 1990

Antoine de Caunes
Albert Algoud

Pas mal pour un lundi !

Éditions du Seuil

456

DL-15061990-16796

COLLECTION DIRIGÉE PAR NICOLE VIMARD

EN COUVERTURE : photo Élias

ISBN 2-02-012421-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JUIN 1990

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

A nos 243 519 premiers lecteurs.
Pour qu'ils recommencent.

portrait de

Jean-Christophe Averty

Je vous avertis tout de suite, mon cher Jean-Christophe (vous permettez que je vous appelle Jean-Christophe Averty ?), j'ai beaucoup souffert à l'idée d'avoir à écrire le portrait d'un homme aussi considérable que vous.

Pour tout dire, vous m'avez même fait passer une nuit blanche, durant laquelle, en un diabolique carrousel, tournait dans mon pauvre cerveau malade un cocktail, aussi frappé que vous, de vos mythiques images. Le Père Ubu y flagellait, à l'aide de son andouille, la malheureuse Line Renaud, pour la forcer à nettoyer les lunettes de Nana Mouskouri, sous l'œil sévère de Dalida, elle-même rudoyée par quatre Beatles en furie qu'un Gilbert Bécaud survolté encourageait au stupre tout en écrabouillant des raisins verts sur la moumoute de Charles Aznavour.

Car je me demandais, Jean-Christophe, par quel bout prendre une œuvre aussi prolixe et qui, par l'impact et la puissance évocatrice de ses images, fait dire à beaucoup qu'il y a une télé d'avant J.-C. et une télé d'après J.-C., même si, vous le savez bien,

Jean-Christophe, vous n'avez pas que des amis, si j'en crois les plans flous qu'en ce moment notre réalisateur, Jean-Louis Cap, fait de vous, pour se venger de ce que vous l'ayez expulsé de votre plateau au début des années 70, sous prétexte qu'il avait les cheveux longs. Longs et gras.

Regardez, regardez comme ce garçon a la rancune tenace, alors qu'aujourd'hui il n'a plus les cheveux longs.

Mais c'est une exception, et en fait tout le monde s'accorde à reconnaître en vous un visionnaire de l'art électronique, un prophète du trucage, et, à tout le moins, celui qui donne tout son sens à l'expression désignant la télévision comme « une étrange lucarne », cette lucarne n'étant jamais aussi étrange que lorsque vous y sévissez.

En effet, n'est-ce pas vous qui inventâtes littéralement le bichromatisme à bignifutage intégré ? N'est-ce pas vous qui calibrâtes le permégateur thermohertzien à défoliation rétrospective ? N'est-ce pas vous encore qui poussâtes à l'extrême la bipolarisation diachronique du diffuseur turbo-électrique à variation constante, au fond du couloir à gauche en sortant de l'ascenseur ? Bien sûr que si, Jean-Christophe, tout cela, et bien d'autres choses encore, c'est vous.

Comme c'est vous qui apprîtes à tous les garçons et les filles de mon âge qui savent bien ce que c'est que d'aimer que la télévision ne se résumerait jamais à la contemplation de la face épanouie, éclairée plein pot, d'un animateur d'origine mongole du type Patrick Sabatier, et dont l'interview, ce soir, du secré-

taire polonais du syndicat Solidarité est sur le point de prouver que, question lèche, Patrick est prêt à aller jusqu'à Walesa.

Voilà pour les décorations qu'il convient d'accrocher au plastron de votre renommée. Mais, comme me le confiait encore l'autre soir Pascal Sevran : chaque médaille a son revers.

Car si l'alchimiste que vous êtes fait surgir systématiquement le merveilleux des appareils qu'il ensorcelle, l'état dans lequel vous laissez les régies télé, autrement dit ces tours de contrôle de trafic télévisuel, parle, disons-le, en votre défaveur.

Ainsi, je me suis laissé conter par certains amis réalisateurs, au nombre desquels Jean-Louis Cap, encore lui, qui décidément rumine sa rancœur sans faiblir, et cela depuis vingt ans (je vous mets ainsi en garde, Jean-Christophe, puisque, comme on ne vous l'a sans doute jamais dit, un homme averti en vaut deux), je me suis donc laissé conter, disais-je, qu'il n'était pas de tout repos d'avoir à réaliser une émission dans une régie encore toute fumante de vos bidouillages, tous les instruments en étant sérieusement déréglés.

Chacun a encore en mémoire, par exemple, le Dick Rivers chauve qui eut à pâtir de ces dysfonctionnements techniques. Dick, qui était donc la vedette, n'eut-il pas la mauvaise surprise, tandis qu'il chantait *Nice baie des Anges* avec énormément de conviction, de voir sa banane se mettre à flamber, tandis que son couplet s'évadait littéralement de sa bouche et s'envolait en rythme, tel un *Faucon (un vrai film)* amateur de castagnettes.

Et ce n'était pas tout : les frères Bogdanoff, Igor et Grischka, invités de Dick, venus présenter leur célèbre numéro de bilboquet humain (l'un faisant l'embout et l'autre la boule), n'eurent-ils pas la surprise, arrivés à deux, de repartir tout seul.

Enfin, le public stupéfait n'eut-il pas l'impression, l'ombre d'un instant, qu'une lueur d'esprit s'était mise à briller dans l'œil gauche de Chantal Goya, alors que, serrée de près par sa chorale de nains priapiques, elle interprétait l'hymne de la campagne : *Vivre ensemble, c'est pas débile.*

Oui, Jean-Christophe, quelle carrière fracassante que la vôtre, même si elle est parsemée de quiproquos. Tiens, pas plus tard que ce matin, Philippe, qui compte pourtant au nombre de vos fans les plus zélés (il a même en tête un projet d'émission où, grâce à vos procédés, il pourrait ne plus avoir à présenter debout, et voir sa moumoute retrouver apparence humaine), Philippe, donc, n'eut-il pas, au dernier moment, la tentation de vous décommander, après vous avoir entendu lui dire au téléphone, je cite : « Ce soir, dans l'émission, on va parler de mon zob » ? Et il fallut que je lui explique que le malentendu venait de votre célèbre zézaiement, qui ne vous empêche d'ailleurs pas, en plus de la télé, de faire aisément de la radio (vous me direz, Léon Zitrone fait bien de la télé avec la tête qu'il a).

Voilà, le malaise est dissipé, je suis venu à bout de mon portrait, et ce soir je pourrai dormir sur mes deux oreilles en me disant : « Quand même, c'était pas mal pour un vendredi. »

portrait de

Bartabas

Figurez-vous, mon cher Bartabas (vous permettez que je vous appelle Bartabas ?), que, lorsque Philippe m'apprit que nous allions recevoir un Zingaro, avec un Z majuscule, ma mémoire, fouettée par ce Z cinglant, bondit comme un pur-sang spatio-temporel, me ramenant au galop vers un âge où la dernière lettre de l'alphabet était pour moi l'initiale même de l'aventure. Oui, à l'époque, j'avais 10 ans, et chaque jeudi je me précipitais vers le poste télé dès que résonnaient les premières notes de cet entraînant refrain : « Un cavalier qui surgit hors de la nuit / Court vers l'aventure au galop / Son nom, il le signe à la pointe de l'épée / D'un geste qui veut dire Zorro. »

Ce qui explique d'ailleurs pourquoi depuis zette époque, z'éprouve une zympathie zans limites pour tous les zéros comme Zapata, Zizi Zeanmaire, Zan Antonio, Zazie, Zacques Tati, Philippe Zildas et Karl Zero. C'est dire zi ze zuis zoyeux de rezevoir un Zingaro ze zoir.

Et pourtant j'avais toutes les raisons de craindre

votre venue, Bartabas, puisqu'on m'avait prévenu qu'il vous arrivait de vous présenter en brandissant un rat sous le nez de vos interlocuteurs, tout en leur crachant dessus (ce qui est moins urbain, convenons-en, que d'offrir des loukoums).

Ayant moi-même horreur que mes portraits soient tout crachés, et éprouvant le plus profond dégoût pour les rats d'égout, j'ai donc pris ce soir, Philou, la liberté de me protéger derrière un hygiaphone, modèle Sécu, en me munissant de tapettes. Oh, je sais bien ce que la seule mention de ces derniers objets risque de déclencher chez un public trop facilement acquis à mes pignoleries sevranesques. Mais, ce soir, ceux d'entre vous qui se frottent déjà les mains en me voyant arriver avec mes gros sabots en seront pour leurs frais, car je m'abstiendrai de me moquer de mes amis bipèdes en présence d'un mateur de quadrupèdes.

Attention, Bartabas, n'allez surtout pas croire qu'en vous traitant de mateur je veuille vous prêter des penchants zoophiles. Non, par mateur, j'entends que vous dressez vos montures avec brio, donnant à vos spectateurs, plus encore que ne le fait Brigitte Lahaie dans son film *Tu la sens, l'amazone érogène ?*, l'envie de monter en croupe, de s'acculer, de bourrer et de chevaucher à poil, pour n'évoquer que quelques expressions utilisées dans le vocabulaire de l'art équestre.

Loin de moi, donc, l'envie de me montrer cavalier avec un cavalier tel que vous. D'autant que vous n'ignorez peut-être pas que mon dada à moi, c'est

le vélo. (Oui, Philippe, je sais, encore !) Et, contrairement à ce qu'affirment des mauvaises langues, je ne chevauche pas ma monture sans selle comme vous le faites parfois, Bartabas. Cependant, lorsque je me prends (dans mes cale-pieds) pour un roi de la petite reine, je me sens proche de vous, qui, dans vos étriers, êtes un roi de l'arène.

Et ils seraient mal inspirés ceux qui, en quête d'anagrammes perfides, feraient de Zingaro un zoo ringard sous prétexte que vous faites aussi défiler sur la piste des oies et des dindons. Certes, on peut voir dans votre spectacle une contrefaçon de la célèbre émission de celle qui n'en a qu'une, *Tournez manège*, où se produisent aussi quotidiennement des oies et des dindons. Mais c'est là la seule ressemblance, car si à *Tournez manège* ils font régulièrement feu des quatre fers pour appareiller Ginette à Raymond, jamais on ne vit pour autant l'animatrice de cette émission encourager Raymond à chevaucher bibliquement Ginette, comme vous le faites à la fin de votre spectacle — je le disais tout à l'heure — en gratifiant vos spectateurs d'une ultime autant qu'impressionnante saillie.

Une raison supplémentaire pour moi, Bartabas, de me sentir proche de vous, puisque moi aussi, en boute-en-train accompli, j'aime à parapher mon portrait d'une saillie.

Oh, rassurez-vous, je m'en tiens aux mots, car, quand bien même éprouverais-je de coupables penchants pour mon partenaire Philou, surnommé l'Étalon de Saint-Gildas-des-Bois, que sa modeste taille

(ne dit-on pas à juste titre de lui qu'il a l'estomac dans l'étalon ?) nous interdirait un rapprochement plus intime.

Bienvenue donc sur notre plateau, Bartabas, et je demanderai à notre cher public de se joindre à moi pour vous offrir un hennissement d'honneur. Hi, hi, hi.

portrait de

Guy Bedos

Je dois vous avouer, mon cher Guy (vous permettez que je vous appelle Guy ?), que, la nuit dernière, je ne me suis jamais senti aussi proche de vous, si l'on excepte toutefois ce 4 juin 1984 où je me retrouvai coincé à un feu rouge dans ma voiture en compagnie d'une camarade de bureau avec laquelle j'avais en projet d'établir le soir même des relations extra-professionnelles. Moi-même, je ne vous avais pas reconnu, occupé que j'étais à détailler les genoux de ma voisine sous prétexte de régler l'autoradio, un peu comme Sacha Distel du temps où il se faisait passer pour un moniteur d'auto-école nyctalope, afin de se faire appuyer sur le champignon.

Elle, si, puisqu'elle s'était soudain écriée : « Oh, regarde, c'est Guy Bedos, regarde, je le crois pas, c'est Guy Bedos, depuis le temps que je rêve de le rencontrer : c'est mon idole ! Oh, comme il me fait rire, lui ! »

Ce « lui », je dois le dire, m'avait blessé. D'abord, parce que je me flattais d'être le seul à pouvoir faire naître un sourire sur son joli visage de shampooineuse

raisonnablement imbécile, mais surtout parce que, en un éclair, je réalisai que je m'étais plus que largement fourvoyé en ayant voulu passer auprès d'elle pour un intellectuel tourmenté, c'est-à-dire en l'ayant emmenée à la Cinémathèque assister à la projection d'un film de jeunesse d'Ingmar Bergman, en version originale sous-titrée en serbo-croate, avant de la traîner à une conférence de Bernard-Henri Lévy, sur le thème : « Dialectique du col ouvert et problématique transcendantale de la fatuité chez les m'as-tu-vu. »

Oui, Guy, votre seule apparition, dans ces embouteillages de fin de soirée, et malgré l'air chafouin que vous arboriez ce soir-là, avait suffi à ruiner une semaine complète de cour assidue. Ce soir-là, je le confesse, je vous en voulus à mort, d'autant plus qu'en démarrant brusquement pour obliquer sur la gauche de la chaussée vous aviez sans le savoir arraché le pare-chocs de la Renault 19 flambant neuve dont je venais de faire l'acquisition pour mieux éblouir Josiane (Josiane, c'était le nom de ma compagne).

Je me souviens même avoir fait la remarque suivante : « Celui-là, quand il braque à gauche, il se sent pas obligé de mettre son clignotant. » Mais ça n'avait pas fait rire Josiane.

Or, donc, en dehors de ce regrettable incident, je ne me suis jamais senti aussi proche de l'insomniaque que vous êtes que la nuit dernière, lorsque, après m'être réveillé en sursaut sur les coups de trois heures du mat, jamais je ne parvins à retrouver le sommeil. Figurez-vous que j'étais plongé dans les rêves les plus doux qu'on puisse imaginer : deux bourreaux

assis étaient occupés à crucifier Chantal Goya, tandis que Jean-Jacques, debout lui, assistait impuissant à l'exécution entouré d'une poignée de nains priapiques communistes non réformateurs (le dernier carré — ils étaient sept, ils ne sont plus que quatre aujourd'hui, dont Simplet), enchaînés eux aussi, mais qui manifestaient vocalement contre le sort fait à leur égérie.

Mais l'Histoire était en marche, et la masse grondante des enfants martyrisés entonnait elle aussi un lancinant refrain, et non sans un malin plaisir : celui de *Pandi Panda*. Les enfants aussi sont parfois cruels.

Bref, béat de bonheur, j'assistais à cette joyeuse parade, quand soudain quelque chose me ramena dans la réalité de mon lit et la froideur de ma chambre que la modestie de mes émoluments m'interdit de chauffer davantage, tandis que, chez Philippe, c'est un véritable hammam.

Oui, Guy, d'un seul coup d'un seul, je me retrouvai assis dans mon lit, les tempes perlant d'anxiété, hagard, avec votre nom à la bouche : Guy Bedos, Guy Bedos, Guy Bedos.

Non pas que la perspective de me retrouver face à celui qui six ans plus tôt avait emporté dans un seul élan mon pare-chocs et mes illusions eût fait naître en moi une haine rétrospective, mais parce que, depuis 1984, j'avais appris, moi aussi, à l'instar de Josiane, à goûter votre humour, Guy, et à mesurer, grâce au maître étalon de ma sagacité, l'étendue de votre talent. Et la brusque inquiétude qui me tirait des bras de Morphée n'était autre que celle qui